



HAL
open science

Le prisme des réseaux sociaux. Préface à la version française

Étienne Ollion

► **To cite this version:**

Étienne Ollion. Le prisme des réseaux sociaux. Préface à la version française. Le prisme des réseaux sociaux, 2023. hal-04368222

HAL Id: hal-04368222

<https://hal.science/hal-04368222>

Submitted on 31 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le prisme des réseaux sociaux

Préface à la version française

Étienne Ollion

Ouvrir le livre de Chris Bail, c'est prendre le risque de voir certaines de nos certitudes mises à mal. La première et plus évidente tient à la thèse soutenue. Depuis deux décennies environ, une idée s'est imposée, selon laquelle les réseaux sociaux (Twitter, Facebook, Instagram, TikTok, etc.) influenceraient en profondeur nos manières de penser, en particulier nos opinions politiques. Qu'on mette en cause les logiques de fonctionnement des algorithmes, les dynamiques interpersonnelles qui pousseraient à la radicalisation, ou plus directement les tentatives de la part de certains états de manipuler les opinions, ces réseaux sociaux sont souvent considérés comme la cause première de la polarisation politique dont souffriraient nos sociétés. Ils sont donc en bonne place pour remplacer la télévision comme première cause des maux de nos démocraties.

Interroger nos croyances ...sur les croyances politiques

Chris Bail ne nie pas qu'il existe une forte polarisation sur les réseaux, ni même une polarisation tout court. Depuis une quinzaine d'années, tout une série de travaux ont bien démontré la radicalisation des positions politiques – au moins aux Etats-Unis, qui est le cas qui l'intéresse. Démocrates et Républicains ont de moins en moins en commun, dans leurs manières de penser mais aussi dans leurs manières de faire et dans leurs styles de vie. Bail émet par contre des doutes sérieux, et empiriquement fondés, sur le rôle que joueraient les réseaux sociaux dans ce processus. Plus précisément, il interroge leur capacité à nous faire changer d'avis.

Un bref retour en arrière est ici nécessaire. L'implantation durable d'internet dans nos quotidiens avait, au tournant des années 2000, donné lieu à un foisonnement de discours. L'un d'entre eux portait sur les effets du choix libre et varié qu'offrait ce médium en pleine expansion. Les individus, hier conditionnés dans leur consommation d'idées par ce que les médias voulaient bien leur montrer, pourraient désormais sélectionner ce qu'ils regardent.

C'est ainsi qu'est né le terme de « chambre d'écho » [*echo chamber*], d'abord sous la plume d'un professeur de droit étatsunien, Cass Sunstein¹. L'idée défendue Sunstein était qu'internet permet de sélectionner ce qu'on va consulter. Or, poursuit-il, cette liberté nouvellement acquise nous amène à ne consulter que ce qui nous attire, à n'interagir qu'avec ceux qui pensent comme nous. Dans cette « chambre » ou cette « bulle » (du nom des « filter bubbles », un concept proche), les individus ne rencontreraient que des personnes qui pensent comme eux, ils oublieraient que d'autres points de vue existent. Leurs croyances en sortiraient renforcées, leur opinions radicalisées.

À l'encontre de ce qui s'est imposé comme une *doxa*, dans le débat public comme chez certains universitaires, Chris Bail rappelle qu'il n'existe que peu de preuves à l'appui de cette thèse d'un

¹ Cass Sunstein, *Republic.com*, Princeton university press, 2001.

enfermement idéologique sur les réseaux. Pire encore pour les tenants de cette idée : il souligne qu'il existe un faisceau d'indices, issu d'enquêtes scientifiques solides, qui tend à montrer que les usagers des réseaux sont exposés à des idées finalement diverses sur les réseaux. L'immense majorité d'entre eux serait même plus souvent exposée à des opinions contraires sur internet qu'ils ne le sont dans leur vie quotidienne, où les principes de l'homophilie jouent à plein pour produire des cercles de sociabilité ségrégués.

Un travail très récent, publié après le livre de Bail, apporte de nouveaux éléments empiriques à l'appui de cette thèse. Selon cette enquête menée dans une demi-douzaine de pays, une minorité d'utilisateurs de Twitter seraient vraiment prisonniers d'une chambre d'écho². La proportion varie d'un pays à l'autre, selon parfois l'orientation politique aussi, mais les personnes qui ne verraient que des opinions proches des leurs sont une petite minorité, de l'ordre de moins de 10 % dans la plupart des pays. Tous les autres sont régulièrement exposés à des idées au moins partiellement différentes des leurs.

Partant, le travail invite à opérer un vrai déplacement du regard chez ses lecteurs. Il ne s'agit évidemment pas de nier les investissements massifs qui peuvent être faits par des États pour tenter d'influer sur un scrutin, comme a pu le faire la Russie dont un organe officiel, l'*Internet Research Agency*, a investi les réseaux sociaux étatsuniens dans l'espoir d'influencer les dernières campagnes présidentielles. Il ne s'agit pas non plus de nier, en versant dans un techno-optimisme béat qui a longtemps eu cours dans la Silicon Valley le rôle qu'on peut jouer certaines plateformes dans la diffusion d'idéologies parfois meurtrières. Ce n'est pas sans raison que Facebook (désormais Meta) a reçu le surnom de « radio des mille collines », du nom de cette station qui appelait sur ses antennes aux génocides des Tutsis au Rwanda³. Elle a été régulièrement accusée depuis une décennie de ne pas suffisamment intervenir pour limiter les appels à la haine sur sa plateforme, dont certains sont liés à d'importants massacres – celui des Rohingas en Birmanie étant le dernier et le plus important en date.

Le travail de Bail, et les dizaines d'études sur lesquelles il s'appuie, viennent plutôt nous inviter à nous défaire des explications génériques pour nous poser la question de ce qui se joue précisément sur les réseaux sociaux quand on parle de la formation des opinions politiques. En s'appuyant cette fois sur la partie qualitative de son enquête, il interroge : et si ce qui se joue sur ces plateformes avait moins à voir avec la formation des opinions, et plus à voir avec des dynamiques de conversation – où certains cherchent moins à convaincre qu'à accumuler du statut social, à remporter une lutte rhétorique, ou à réduire au silence leurs adversaires ? La logique du fonctionnement actuel des réseaux sociaux amènerait leurs usagers à radicaliser l'expression de leurs opinions, ou au contraire à se mettre en retrait face à la violence des échanges. Ils feraient changer de pratique d'échange plus que d'opinion sur un sujet.

L'argument est cohérent avec les travaux des sciences sociales, qui depuis près d'un siècle analysent les déterminants des opinions politiques : il semble peu probable, face aux facteurs habituellement convoqués que sont la socialisation, les réseaux de sociabilité ou encore les

2 Richard Fletcher, Craig Robertson, Rasmus Klein Nielsen, « How Many People Live in Politically Partisan Online News Echo Chambers in Different Countries », in *Journal of Quantitative Description*, 2021.

3 David Chavalarias, *Toxic Data*, Flammarion, 2022, p. 104.

conditions de vie ou de prise de parole qu'un bref échange en moins de 300 caractères avec un inconnu puisse modifier en profondeur notre vision du monde. Mais il se pourrait que les réseaux, dans leur fonctionnement actuel, favorisent des formes de conversation extrêmes qui ne conviennent pas à tous, et sûrement pas à un débat serein. Parce qu'ils cherchent à retenir les utilisateurs sur le site, leurs algorithmes favorisent les contenus polémiques et viraux. Et du côté des individus, auxquels Bail consacre des pages stimulantes qui évitent de les (nous) dédouaner entièrement, la recherche du statut et du bon mot qui va moucher l'adversaire n'en font pas des lieux propices à la conversation.

La thèse de Bail, c'est que l'architecture des réseaux, faite à la fois de composantes techniques et sociales, influe de manière importante sur la conversation. C'est aussi que les réseaux nous offrent une vision déformée des opinions politiques, qu'ils sont un « prisme » - un concept qui figure bien placé dans le titre du livre en anglais - qui déforme plus qu'il ne reflète les manières de voir de ceux qui s'y engagent. Avis à ceux qui voudraient s'en servir pour sonder les coeurs et les âmes de la population, ou connaître l'état de l'opinion...

Un plaidoyer pour les sciences sociales computationnelles

Une autre conviction qui pourrait être ébranlée chez le lecteur est celle d'un grand partage entre des sciences de la nature, par essence technophiles et quantitatives, et des sciences humaines et sociales plus qualitatives. L'ouvrage de Chris Bail repose au contraire sur un usage intégré d'une approche par entretien avec l'analyse fine de traces numériques laissées par les individus sur les réseaux sociaux. Or ces données numériques, patiemment collectées et analysées, se comptent en millions et nécessitent tant une infrastructure que des compétences informatiques et statistiques.

Le livre de Chris Bail incarne bien un déplacement qui s'est produit au cours des quinze dernières années, et qui ont vu les sciences sociales s'emparer de l'opportunité que constitue la multiplication de données numériques pour étudier, parfois autrement mais aussi parfois mieux, les sociétés⁴. Cela a donné lieu à des transformations dans les manières d'enseigner, de faire de la recherche. De manière croissante ces dernières années, les chercheurs de ces disciplines ont appris des langages de programmation afin de collecter des informations massives, de formater des bases de données. Elles et ils ont mis en place des collaborations poussées avec des collègues des départements d'informatique et de statistique, elles et ils ont aussi activement questionné l'intérêt de ces données numériques récoltées à d'autres fins pour étudier la société.

Le livre est un plaidoyer en action pour ces méthodes et ces croisements, dont il démontre tout l'intérêt heuristique. Au coeur de l'ouvrage se trouvent deux approches importantes de ces « sciences sociales computationnelles » : l'analyse de données massives d'un côté, et des expériences randomisées de l'autre – sur le modèle de ce que font les sciences médicales. La première méthode permet d'analyser les comportements de manière agrégées, de déterminer des tendances. La seconde cherche à isoler les facteurs qui influent le plus sur le comportement en ligne.

Bail a pour les besoins de l'enquête invité plus d'un millier de personnes à s'engager sur un réseau social qu'il a créé de toute pièce afin de pouvoir en modifier certains paramètres : est-ce que le fait d'être une femme influence la manière dont les utilisateurs d'un réseau social interagissent avec vous ? Est-ce que le fait de ne pas pouvoir écraser un adversaire d'un bon mot

ou d'une petite phrase qui mettra les rieurs de votre côté transforme la manière dont vous interagissez sur une plateforme ? C'est du croisement de l'observation de milliers de comptes et dans l'analyse d'expériences contrôlées que Bail tire ses principaux résultats.

Aspect le plus novateur de l'enquête menée, l'usage d'expériences est aussi celui qui attirera le plus de critiques. Est-il vraiment possible de recréer *in silico* les conditions d'interaction sur un réseau social, indépendamment de la culture locale qui s'y développe ? Les quelques centaines de personnes recrutées ressemblent-elles à ceux qui échangent sur ces plateformes ? La situation de l'expérience n'est-elle pas trop extra-ordinaire pour constituer l'environnement contrôlé qu'elle est censée être ? On peut, et même on doit, s'interroger. Cela influence-t-il sur les résultats ? Absolument, et c'est Chris Bail qui le dit, en soulignant que si ses résultats venaient à être invalidés, il le reconnaîtrait bien volontiers. L'objectif est de tenter de trouver des manières de faire avancer les savoirs, pas de considérer que l'expérience à une vérité absolue et définitive.

Un livre, des publics

Le prisme est un livre qui pourra intéresser des lecteurs différents, et son organisation facilite ces lectures spécifiques. Il s'agit d'abord d'un livre accessible à toute personne intéressée par ces sujets, et ce n'est pas un hasard que l'ouvrage a reçu un écho aussi important dans différents pays. C'est particulièrement le cas aux Etats-Unis, où dès sa sortie il a été largement relayé. Fait rare dans pays où il est très difficile aux universitaires d'accéder à l'espace public, Bail a été largement invité dans les médias – parfois sur les principales chaînes de télévision – pour évoquer les réseaux sociaux, leurs failles, et leurs possibles réformes. Il faut dire que le livre a été composé avec l'idée de toucher un plus grand nombre, et qu'il est écrit dans un style à la fois simple et vivant. Il n'en est pas moins construit sur une somme de savoirs importantes, et les lecteurs désireux de mieux connaître l'état actuel des réflexions sur ce sujet pourront se référer à l'impressionnant appareil critique placé en notes de fin de volume, qui permet un tour d'horizon à la fois vaste et précis sur toutes les questions abordées. La bibliographie, massive est riche, sera utile à bien des personnes désireuses d'approfondir la question.

Une autre entrée possible dans le livre consiste à s'intéresser aux usages et aux usagers des réseaux sociaux. Les entretiens, nombreux et parfois répétés avec des utilisateurs de Twitter, constituent une part importante de l'ouvrage. Les descriptions, souvent riches, offrent une plongée dans le quotidien des utilisateurs. Et bien qu'ils parlent d'un autre univers politique, il n'est pas difficile de faire des ponts entre la situation étatsunienne et celle qui prévaut en Europe. L'intérêt de ces passages est qu'ils permettent de mieux comprendre les logiques d'engagement et de désengagement sur les réseaux sociaux ; qu'ils donnent à voir les individus en action – avec leurs ambiguïtés, leurs doutes, et leurs contradictions. Ils sont aussi particulièrement plaisants à lire.

Le livre est enfin riche d'enseignements pour celles et ceux qui cherchent des solutions face à la polarisation politique et aux plateformes. Loin de confiner cet aspect aux dernières pages de la conclusion, Bail consacre au contraire les derniers chapitres à répondre à une série de questions pressantes, tant au niveau individuel que collectif. Si les réseaux ont le pouvoir de nous affecter, faut-il supprimer nos comptes ? L'auteur consacre des pages stimulantes à expliquer que cette solution, parfois évoquée et en apparence évidente, risque de poser plus de problèmes qu'elle

n'en résout. Faut-il supprimer l'anonymat sur les réseaux ? Là encore, face au bon sens apparent d'une proposition destinée à éviter les phénomènes de harcèlement, l'auteur fournit des arguments convaincants contre une telle mesure. Fondés sur l'observation longue, ils invitent à se défier des réponses trop aisées. Et si c'est la logique de fonctionnement actuel qui favorise ce qu'il nomme « l'extrémisme » en ligne (un mélange de la radicalité des opinions et de brutalité du comportement), comment créer des plateformes qui limitent ces dynamiques ? Un chapitre entier, là encore est consacré à proposer des pistes pour faire avancer la réflexion dans ce domaine.

On l'aura compris, *Le prisme des réseaux sociaux* est une contribution riche à des plusieurs débats particulièrement actuels. Il nous éclaire en s'appuyant sur des savoirs bien établis. Il nous invite aussi à ne pas verser dans les discours simplistes qui accompagnent tout changements majeur. Les indéniables transformations qui font suite à la diffusion d'une innovation technologique ressemblent rarement aux prophéties tonitruantes qui accompagnent leur adoption.